

d'une vie éclairée par des lettres. Je ne crois pas qu'aucune de ces compilations ait surpassé celle que Mme Taine lui a consacrée, par le choix des documents, leur juste ordonnance, le goût et le tact des indications matérielles. On notera, et cela seul juge la piété qui a réuni ces lettres, qu'aucune trace de son existence personnelle ne s'y rencontre. Quelques lignes annoncent son mariage avec M. Taine. Dans les lettres à elle adressées, elle n'a maintenu que les passages pouvant présenter un intérêt historique et général. On ferme le livre. On pense à ce fidèle génie féminin qui n'a voulu être qu'un bienfait, et un bienfait secret, au service de la pensée d'un autre, et l'on se sent le cœur rempli par l'émotion qui nous saisit devant les très hautes et très pures choses humaines.

Août 1905.

## V

## UN PRINCE

Sous ce titre : *Un Prince Contemporain* (1), M. d'Ysné vient de publier une vie du regretté duc d'Alençon. J'ai ressenti en la lisant une impression profonde à la fois mélancolique et exaltante — comme fut la destinée du prince lui-même. Il me semble que le récit de cette vie emporte avec elle bien des enseignements. C'est la raison de ces quelques notes.

## I

Mélancolique, — cette impression l'est d'abord...  
Comment ne pas éprouver une tristesse poignante

(1) A l'occasion du livre de M. d'Ysné *Un Prince Contemporain* : Ferdinand Philippe d'Orléans, duc d'Alençon, par M. D'YSNÉ. (1 vol. chez Lethielleux.)



à contempler cette héroïque figure et à se dire : « Il y avait là une admirable force française, et elle n'a pas été employée; un vrai chef, et il n'a pas commandé; un fier soldat, et on l'a chassé de l'armée; un sagace homme d'Etat, et il n'a pas été appelé au conseil! » On se souvient. D'autres figures s'évoquent, celles des princes qui composaient hier encore la Maison de France : le comte de Chambord en première ligne, le comte de Paris ensuite, le duc de Nemours, le duc d'Aumale. Que cet antique arbre royal avait donc poussé de vigoureux rejetons dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, et chacun de ces Capétiens eût été l'homme de l'heure. Quel réparateur que ce grand roi Henri V, après la guerre! Quel réconciliateur national que le prince de la fusion qui, en 1873, fit, au nom de sa branche, l'auguste geste du repentir, si dignement, si hautement! Quels réorganiseurs de notre armée qu'un duc de Nemours et un duc d'Aumale, ces survivants des guerres d'Afrique, et, plus tard, un duc de Chartres et un duc d'Alençon, ces officiers d'un rare mérite! Aux uns et aux autres, il fut implacablement refusé de servir. Et par qui leurs places ont-elles été tenues? Jamais pareille leçon de choses fut-elle donnée à un peuple? On dirait que la nature sociale s'est complu, au lendemain de la guerre de 1870, à montrer aux Français, jusqu'à la plus aveuglante évidence, cette loi d'histoire que le procédé du recrutement supérieur dans l'ordre politique est l'hérédité et non l'élec-

tion. A ce comte de Chambord, à ce comte de Paris, comparez un Thiers, ce manœuvrier parlementaire qui ne fit jamais que de la politique fincourant; un Gambetta, autre manœuvrier que les *Mémoires* de Mme Adam nous représentent engagé dans de si équivoques entreprises et si sottement joué par Bismarck; un Ferry, le plus étroit des sectaires, l'imprévoyant et funeste initiateur de la plus coupable des guerres civiles, celle des consciences. Magnanimes comme ils l'étaient, nos princes n'ont jamais dit ce qui dut être leur pire douleur, l'indignité de ceux qui occupaient leur place légitime. Quelle amertume, pourtant, d'avoir le droit et le talent à la fois, et d'assister au gâchage du bien public par d'indignes usurpateurs! Quand, en 1883, le général Thibaudin eut fait signer au président Grévy le décret expulsant de l'armée les princes d'Orléans, le duc d'Alençon, alors capitaine, quitta, lui aussi, son régiment. Quelques mois plus tard, il était au chevet du comte de Chambord agonisant : « — Et votre artillerie? » lui demanda celui-ci.

— « Le Roi sait qu'on m'en a chassé. »

— « Pauvre France! » répondit simplement le mourant. Généreux et désolé soupir, le seul que se soit permis le souverain dépossédé, témoignant ainsi qu'il s'était consolé de tout, excepté de n'avoir pu aider à l'œuvre séculaire de ceux de son sang : la grandeur du pays. Il s'exhale, ce soupir, de toutes les pages de cette vie du duc d'Alençon, et c'est ce qui donne à sa lecture cette mélancolie dont je



parlais, celle que le poète de toutes les noblesses, Virgile, a résumée dans ces vers immortels du sixième livre sur ce Marcellus seulement montré au monde et qui n'a pas agi. Et il le décrit le front triste sous ses armes brillantes.

... Ire videbat

Egregium formâ juvenem et fulgentibus armis,  
Sed frons læta parum et disjecto lumine vultu...  
Et nox atra caput tristi circumvolat umbrâ.

## II

Et pourtant, non, ce dernier trait n'est pas juste, appliqué à des princes chrétiens, et en particulier à ce duc d'Alençon qui voulut être enseveli dans l'habit des Tertiaires de Saint-François : « ... *Si quâ fata aspera rumpas...* », dit Virgile, pour qui la vision du monde est toujours dominée par l'idée de nécessité. C'est l'inexorable destin que son héros vaincu regarda avec ses prunelles fixes, dans sa physionomie découragée et sous l'ombre triste des ailes de la mort approchante. C'est un païen et qui n'a pas encore reçu la grande Promesse. Un descendant de saint Louis, derrière la nécessité aperçoit l'amour. L'univers n'est pas seulement pour lui une succession d'événements inévitables et dont sa propre existence fait partie. Cet univers a un sens, les événements, une signification.

Le destin est une épreuve. Voilà pourquoi cette vie du duc d'Alençon, en même temps qu'elle est si triste, est exaltante et réconfortante. Ce prince, à qui les circonstances ont durement et constamment interdit de donner sa pleine mesure dans les affaires de son pays, a néanmoins rempli tout son mérite. Osons le dire, s'il est permis d'employer ce terme avant que l'Eglise se soit prononcée, il a été un Saint. Pour mesurer à quelle profondeur la pensée religieuse avait pénétré et pétri cette âme Royale, il faut lire les pages que le Prince, encore officier, écrivait en 1883, l'année même de l'unique décret, sous ce titre : *Note sur l'éducation de nos enfants*. Dès les premières lignes, la vertu maîtresse du croyant apparaît d'autant plus touchante que ce croyant est d'une race qui a toujours commandé : « Qu'on fasse de mes enfants, » dit-il, « de bons catholiques, et ils seront de bons Français. *Qu'on les préserve d'une religion soi-disant libérale, qui voudrait diriger le Pape et gouverner l'Eglise.* » Et voyez comme cette soumission pieuse donne aussitôt à l'intelligence une lumière qui lui permet d'interpréter hautement toutes les contingences. Le prince veut que son fils soit soldat. « Le métier militaire, » dit-il, « pratiqué à fond, non point en amateur, développe cette qualité supérieure et si rare, le bon sens. Il est éminemment favorable à toutes les vertus chrétiennes : obéissance, humilité, silence, renoncement, résignation, mortification corporelle, exactitude et fidélité au devoir, charité, oubli de soi, dévouement, esprit de sacrifice... *De*



*plus compétents que moi ont fait ressortir ses analogies avec l'état religieux.* » Avec quelle magnifique intuition des éternelles vérités sociales il continue : « Je veux que mon fils reste prince, c'est-à-dire qu'il considère comme un des grands devoirs que Dieu lui a imposés ici-bas de soutenir et de continuer les traditions de notre race... Un pays, une société sans aristocratie sont voués à une irrémédiable infériorité. Les princes doivent être les premiers de l'aristocratie, en restaurant, à ce mot, son véritable sens, celui de son étymologie, ἀριστος, l'excellent, le meilleur. » Avec quelle émotion il adjure son héritier de rester, quel que soit son rang, humble et simple par le fond du cœur, « à l'exemple de saint Louis, notre aïeul, si vaillant guerrier, si sage et si grand roi, si saint et si humble sur le trône de France! »

Le biographe a raison de rappeler, à propos de celui qui pensait et sentait ainsi, les artistes de la fin du moyen âge que l'on a nommés les Primitifs, peut-être à tort, car les chefs-d'œuvre d'un Giotto, par exemple, ne sont pas des promesses et des commencements. Ce sont des achèvements, de même que la Renaissance apparaît, non pas comme un renouveau, mais comme une régression et le début d'une décadence, lorsque, parcourant les musées d'Italie, on constate l'évidente infériorité de l'art du seizième siècle par rapport à celui du quinzième et du quatorzième. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces peintres nous ont laissé l'image la plus émouvante de la Chrétienté, d'une civili-

sation vraiment ordonnée par le dehors et le dedans. Nous devinons, dans les visages qu'ils ont copiés pour nous les conserver, l'accord entier de la sensibilité avec l'intelligence et des deux avec l'action, une harmonie non moins complète de cette action individuelle avec la vaste action sociale, la foi imprimée au fond de ces fortes âmes qu'individus et sociétés se meuvent sur un plan divin. De là dans les regards, dans les gestes, dans les attitudes, dans tout l'être de ces personnages évoqués aux murs des chapelles, à Padoue, à Florence, à Assise, partout enfin où ont travaillé Giotto et ses élèves, une auguste et sereine simplicité. A les contempler, on comprend quelle poésie héroïque et bienfaisante, mystique et réaliste tout ensemble, développe, dans les esprits, cette conception de l'existence, considérée comme un passage du périssable à l'éternel. Il y a une phrase de Pascal qui résume cela, dans un raccourci, énigmatique au premier abord et si lumineux à la réflexion : « Les fleuves de Babylone coulent et tombent et entraînent. O Sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe!... Il faut s'asseoir sur les fleuves, non pas au dedans, mais dessus; et non debout, mais assis; pour être humble étant assis, et pour être en sûreté étant dessus. Mais nous serons debout dans les porches de Hiérusalem. »

Ces lignes auraient pu être mises comme épigraphe en tête de la biographie du prince à qui son confesseur disait sur son lit de mort qu'il unit ses souffrances à celles de Notre-Seigneur et



qui répondait : « Je désire souffrir davantage. »  
 Quel exemple que cette mort et comme elle couronne cette existence, menée — les mêmes deux mots revenant toujours sous ma plume tant ils sont justes — humblement et royalement ! Mais n'y a-t-il pas un chapitre de *l'Imitation* qui s'intitule : La voie royale de la sainte Croix ?

Novembre 1911.

## VI

## L'ŒUVRE

## D'EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ (1)

J'ai connu Eugène-Melchior de Vogüé, en 1883. Je le rencontrai à un dîner chez Mme Adam où j'étais son voisin. Vogüé occupait alors le poste de secrétaire à l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg. Trente années n'ont pas effacé le souvenir de l'impression que me donna aussitôt la personnalité révélée par cette première causerie. Une longue intimité n'a fait que préciser, que creuser, si je peux dire, cette impression. Je sentis que j'avais devant moi un des hommes supérieurs de notre époque, à la fois très exceptionnel par les traits puissamment contrastés de sa destinée et de sa nature, très représentatif par sa faculté d'intelligence et de sympathie, par son souci passionné de

(1) Cette étude a servi de préface aux *Pages choisies* d'Eugène-Melchior de Vogüé (1 vol. chez Plon). M. Michel Salomon a composé ce recueil avec une intelligence supérieure.